

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 23.
ABONNEMENTS.	2 CENTS LE NUMERO.	ADMINISTRATION ET REDACTION: 32 RUE BONSECOURS L'Imprimerie, Bureau de Poste, Montreal
Un an \$ 1.00 Six mois 50 Trois mois 25		

MONTREAL, 6 OCTOBRE 1881.

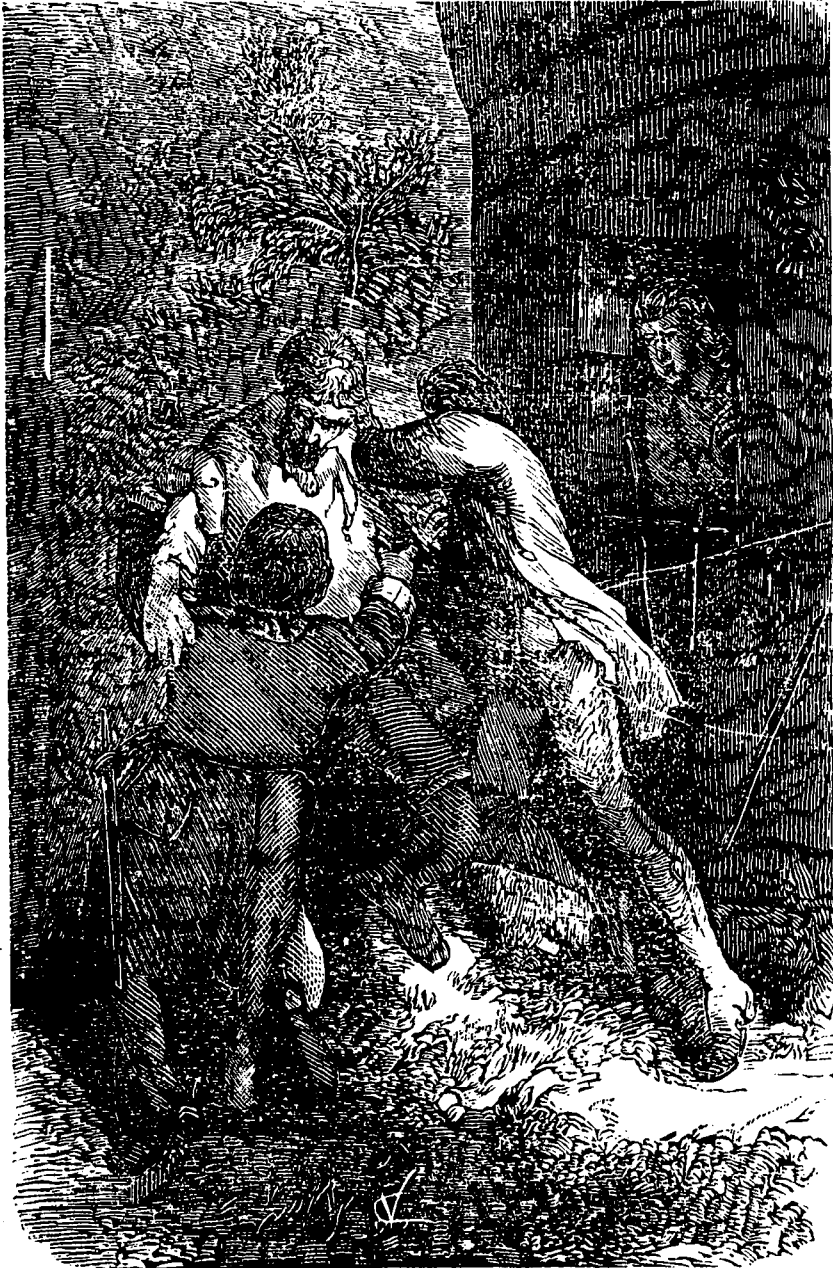
PHAROLD LE BOHEMIEN.

XXI

(Suite)

Pharold s'arrêta un instant; il sentait l'émotion le gagner, et il prenait un regard attendri sur la foule immobile à ses pieds. La plupart des bohémiens pleuraient, et ceux-là même qui d'habitude ne cédaient qu'en frémissant à son autorité, éprouvaient une douleur et des regrets sincères, car ils n'avaient jamais mieux compris qu'au moment de le perdre combien était puissante la protection dont il les couvrait. Mais pas un n'osa élever la voix, dans la crainte de troubler l'inspiration prophétique qui se manifestait à eux par la bouche de cet homme marqué du sceau de la mort.

« Que je succombe dans mon entreprise où que j'en sorte heureusement, reprit Pharold, c'est un devoir pour moi de désigner et de choisir un autre époux, et lui rendre doux et facile à porter sa charge, dès aujourd'hui celui qui doit me remplacer à votre tête. Si je reviens, je n'en appartiendrai pas moins à la mort, et je ne dois



Deux assaillants s'élançèrent sur lui et le saisirent au corps. (Page 227, col. 1.)

pas étendre sur vous l'influence funeste à laquelle je ne puis plus échapper. Mon choix est tombé sur Brun. Il est juste, il est brave, et si quelqu'un, parmi vous, peut trouver dans son cœur les lumières nécessaires pour vous conduire au milieu des dangers de toute sorte qui vous entourent, c'est lui. L'acceptez-vous pour votre chef, frères, et lui jurez-vous obéissance.»

Un murmure d'approbation ayant confirmé ce choix, de puis longtemps prévu de tous, Pharold continua:

« Je laisse parmi vous ma femme, et sans doute bientôt ma veuve, et je la laisse sans appui, car je lui tenais lieu des parents que la mort lui a enlevés. A votre tour, remplacez-moi près d'elle jusqu'au jour où elle se sera

solitude et son abandon. Laissez-la libre dans son nouveau choix. Mais s'il en était besoin, rappelez-lui ce qu'elle

doit à la mémoire du chef dont elle fut la compagne, rappelez-lui surtout que ce ne sont pas de vaines et frivoles apparences qui doivent fixer son cœur, mais ces nobles et solides qualités qui, jusqu'au dernier instant, rendent une femme heureuse et fière du choix qu'elle a fait."

Léna qui sanglotait, assise à côté de Pharold, ne protesta point contre la sévérité méritée de ces paroles. Mais le regard éploré qu'elle leva sur lui semblait demander grâce, et Pharold fut sans doute touché de sa muette prière, car il s'interrompit brusquement, et après un court silence pendant lequel il sembla se recueillir, il reprit :

"Et maintenant, frères, maintenant que j'ai fini, une dernière prière : soyez toujours unis et soyez-vous toujours fidèles les uns aux autres. Elle sera mon adieu ; qu'elle soit chaque jour votre première et dernière pensée !"

Et, descendant de la pierre sur laquelle il était monté, Pharold se dirigea lentement et comme à regret vers le sentier qui conduisait hors du ravin.

On le voyait ; il lui coûtait plus qu'il ne l'avait pensé lui-même de se séparer, pour toujours peut-être, de tous ces êtres auxquels son dévouement l'avait attaché par des liens dont cet instant lui apprenait toute la force.

Les bohémiens s'étaient respectueusement écartés pour lui livrer passage. La sombre auréole dont l'approche de la mort entourait son front l'avait rendu sacré à leurs yeux et ils s'inclinaient devant lui comme devant un être supérieur. Léna se tenait au premier rang et seule elle eût pu dire ce que son cœur renfermait alors de remords et d'amour.

Pharold le pressentit peut-être, car en passant auprès d'elle il l'attira tendrement dans ses bras, et après l'y avoir retenue un instant dans une étreinte silencieuse et passionnée, il déposa un baiser sur son front et continua sa route.

Dès lors il ne s'arrêta plus. Mais arrivé sur le bord du ravin, il se détourna un instant, et après avoir embrassé dans un dernier regard sa tribu bien-aimée, il entra en soupirant dans un bouquet d'arbres et se perdit bientôt sous leur ombre.

Pendant quelque temps il demeura comme accablé sous le poids des émotions qui venaient de l'agiter. Mais peu à peu sa tête se redressa, son pas devint plus assuré et plus rapide, et chassant loin de sa pensée tout souvenir attristant, il se retrouvait, pour un instant encore, l'homme énergique et résolu dont le regard savait affronter le péril et en mesurer froidement la nature et l'étendue.

Il eut bientôt atteint le parc et franchi son mur de clôture. Un serrement de cœur dont il ne put se défendre le saisit lorsqu'il pénétra dans cette solitude où s'étaient écoulées, si heureuses, des années de son enfance et de sa jeunesse et où il se retrouvait si différent de ce qu'il était alors. Mais il dompta cette dernière faiblesse par un puissant effort de volonté et tourna toutes ses pensées vers l'entreprise qu'il allait tenter.

Un brouillard épais s'était levé et voilait si complètement la lumière de la lune, déjà sur son déclin, que, sans sa parfaite connaissance des lieux, il eût eu peine à se diriger. Cette circonstance acheva de lui rendre espoir et courage, et il pressa le pas pour mettre à profit cet instant favorable.

Comme il sortait de cette grande allée de châtaigniers où, deux jours auparavant, Guillaume était venu surveiller la maison du garde, un hibou s'écouleva d'un arbre en poussant un

long cri plaintif et passa au-dessus de la tête du bohémien en battant l'air de son vol pesant.

"Tais-toi, oiseau de malheur, tais-toi ! dit Pharold avec un sourire tristement ironique. Ce que tu m'annonces, je le sais déjà, et j'y suis préparé."

Quelques minutes après, il arrivait à la futaie séculaire qui bordait le fossé du château et il pénétrait dans ses profondeurs. Avant d'en sortir, il s'arrêta sur la lisière, et de ce regard lucide et puissant qui lui était propre et auquel rien n'échappait, il examina la façade et les alentours du château. La nuit et le sommeil les avaient plongés dans un silence de mort, et sans la lumière tremblante qui brillait comme une étoile à la fenêtre de la chambre où gisait le cadavre du baron d'Escoubiac, on eût pu croire le château inhabité.

Rassuré par ce silence, il quitta son abri et franchit l'arche dégradée près de laquelle s'était naguère passée une scène si terrible. A trois pas de là, sur la gauche, se trouvait la fenêtre de la prison. Avant d'en approcher, Pharold jeta un dernier regard sous l'arche et sur le rebord du fossé, puis il s'avança résolument.

Guillaume l'attendait, debout derrière les barreaux.

—Est-ce vous, Pharold ? demanda-t-il d'une voix tremblante d'émotion.

—Oui, c'est moi, répondit le bohémien. Ou ne vous a pas enlevé la liberté de vos mouvements ?

—Non, non, hâtez-vous !

La recommandation était inutile. Pharold avait déjà saisi l'arme dont il s'était muni, et avec une adresse qui rendait son travail presque silencieux, mais avec une vigueur et une activité fébriles, il attaquait le bloc où les barreaux de la fenêtre étaient scellés.

Friable et salpêtrée, la pierre, à chaque coup, se détachait en larges éclats ; en quelques minutes une large entaille fut pratiquée et mit presque à nu l'extrémité du fer.

Guillaume, pendant que ce travail s'accomplissait, était en proie à une anxiété horrible. La fièvre de la liberté, l'angoisse de l'attente, le remords et la honte le dévoraient.

A chaque instant il s'attendait à voir paraître et se précipiter sur Pharold les hommes chargés de le saisir, et tout demeurant silencieux, une pensée qui lui fit bondir le cœur de joie lui traversa tout à coup l'esprit. Il espéra que ces hommes, engourdis par le froid et la fatigue, s'étaient endormis et n'avaient point vu venir Pharold ; qu'il lui serait possible peut-être de s'échapper avant qu'ils eussent pris l'alarme, et cet espoir s'accrut encore lorsqu'il vit les barreaux, mis à nus, s'ébranler sous les énergiques efforts du bohémien.

Une angoisse telle le saisit alors qu'elle le mit hors de lui.

—Dépêchez-vous, Pharold, s'écria-t-il à voix basse, dépêchez-vous !

Et joignant ses efforts aux siens, il repoussa un des barreaux avec une telle violence, que le fer, rongé par la rouille, se brisa avec un bruit sec et éclatant.

—Prenez garde, malheureux enfant ! s'écria Pharold, vous allez nous trahir.

Au même instant, la petite porte qui débouchait sur l'arche s'ouvrit brusquement ; deux hommes en sortirent et se précipitèrent sur le bohémien.

Guillaume poussa un cri de surprise et d'effroi ; mais Pha-

rold les avait vus venir. Au moment où leurs mains s'abattaient sur lui, par un mouvement d'une énergie irrésistible, il se dégagait à demi de leur étreinte, et bien qu'ils n'eussent pas lâché prise, il fit deux ou trois pas vers l'arche en les traînant derrière lui.

Il allait l'atteindre, lorsque devant la porte, deux nouveaux assaillants s'élançèrent sur lui et le saisirent au corps. Il voulut résister ; son pied glissa, et il tomba, entraînant les quatre hommes dans sa chute.

Toute résistance était dès lors inutile. Pharold le comprit. Il se dit que les présages s'accomplissaient, et, résigné, il tendit silencieusement les mains aux cordes qu'un des assaillants avait saisies pour le garrotter.

Quelques secondes après, il était jeté comme une masse inerte dans la prison où Guillaume était enfermé, et Cottin, qui n'avait voulu se fier à personne du soin de l'y conduire, l'y poussait du pied en l'accablant de coups et d'injures.

Cependant Guillaume avait assisté à la lutte. Il en avait vu le résultat, et il attendait, avec d'horribles palpitations de cœur, la chance de fuite préparée pour donner à sa délivrance une apparence d'évasion.

Lorsqu'il vit les gardes, tout occupés de Pharold, enchaîner le bohémien dans le coin où ils l'avaient poussé, il se précipita vers la porte restée ouverte derrière eux.

Mais un des gardes, soit qu'il ne fût pas prévenu, soit qu'il eût cédé à un mouvement machinal et irréfléchi, se détourna brusquement au moment où le fugitif franchissait le seuil de la prison, et il le saisit par le col de son habit.

—Lâchez-le ! cria aussitôt Cottin, lâchez-le, vous dis-je ! Maintenant que nous tenons Pharold, nous n'avons que faire de celui-là.

L'homme obéit, et Guillaume, délivré, reprit sa course un instant interrompue.

Mais si vite qu'il la reprit, il ne partit pas sans entendre le cri étouffé qui s'échappa des lèvres de Pharold, lorsqu'il acquit la certitude de la trahison dont il était victime, et ce cri, qui lui déchira le cœur et y raviva les sources taries du remords, il lui sembla qu'il retentissait à son oreille comme une menace et une malédiction.

Il pouvait être trois heures du matin lorsqu'il arriva, halestant et couvert de sueur, au souterrain où la tribu était réfugiée. La plupart des bohémiens, vaincus par la fatigue, avaient gagné leur couche. Cependant Brun et deux ou trois autres veillaient, dévorés d'inquiétude ; ils guettaient, assis dans le fond de la gorge, le retour de leur chef.

À la vue de Guillaume, et Guillaume revenant seul, Brun se leva, plus pâle qu'un mort, et s'avançant vers lui.

—Qu'est-il arrivé ? s'écria-t-il. Parlez !... Où est Pharold ?

Mais avant que le jeune homme, encore tout essoufflé, eût pu retrouver l'usage de la parole, Léna, qui ne dormait pas et qui l'avait entendu venir, sortit tout à coup du souterrain, et se précipitant vers lui, échevelée et l'œil en feu.

—Qu'as-tu fait de Pharold, s'écria-t-elle. Qu'est-il devenu ?

—Pharold ! dit Guillaume en baissant la tête, il a été pris comme il m'aidait à sortir de prison.

—Et tu l'as abandonné ! s'écria Léna en lui lançant un regard foudroyant.

—Calmez-vous, Léna, dit Brun en posant doucement la main sur le bras de la jeune femme. Et toi, Guillaume, explique-toi. Que s'est-il passé ?

Alors d'une voix entrecoupée, Guillaume commença le récit de ce qui était arrivé, et peut être, s'il eût été seul en face de Brun, son hésitation, son embarras, son tremblement convulsif se fussent-ils insensiblement apaisés et eussent-ils été mis sur le compte de l'émotion.

Mais Léna était là, les yeux rivés sur les siens, et le regard qu'elle attachait sur lui était si perçant, il semblait pénétrer si profondément dans les replis de son cœur, qu'il n'en put supporter l'éclat brûlant. Il balbutia, et son trouble devint si visible, si accusateur, que le doute de Brun se changea en certitude.

—Vous avez passé devant tous ces hommes, dit-il avec une indignation concentrée, en relevant les dernières paroles de Guillaume, et personne n'a cherché à vous arrêter ?

—Un garde l'a bien essayé, répondit Guillaume d'une voix tremblante, mais j'ai eu la chance de lui échapper, et comme ils étaient tout occupés de Pharold, j'ai pu m'échapper... Mais qu'avez-vous, Léna ? ajouta-t-il, incapable de supporter plus longtemps ce regard, dont la fixité muette lui était plus insupportable que les reproches les plus sanglants. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

—Pourquoi ? s'écria la jeune femme éclatant, parce que tu mens, lâche !

—Léna ! s'écria Guillaume.

—Oui, tu mens ! répliqua-t-elle indignée. Mais prends garde ! Ce qui s'est passé, je le saurai, dussé-je me livrer moi-même, et si tu es coupable, malheur à toi !

Et saisissant Guillaume par le bras, elle le secoua avec une telle violence, que l'habit du jeune homme se détacha, et que deux ou trois pièces d'or, s'en échappant, roulèrent à terre.

Un cri d'indignation sortit de toutes les bouches ; Léna, qui le tenait encore par le bras, le repoussa loin d'elle par un geste d'horreur et de dégoût.

—Ah ! tu l'as vendu, traître ! s'écria-t-elle, et tu es encore plus vil et plus méprisable que je ne le croyais ? Tu t'es joué des plus purs et des plus nobles sentiments ; tu as poussé l'infamie jusqu'à me rendre ta complice en me suppliant de l'engager à aller à ton secours, et tu as cru que je te pardonnerais ! Ah ! si c'est ton amour pour moi qui t'a poussé à un pareil crime, je te le dis devant tous ceux qui nous entendent, puisse cet amour s'attacher à toi jusqu'à ton dernier soupir, car il sera ta malédiction ! Et jamais homme n'aura été accablé par une femme d'autant de dédain et de mépris que je t'en couvrirai !... Vas-t-en, misérable ! et vous, Brun, qu'attendez-vous ? Pourquoi ne l'avez-vous pas déjà chassé ? Vous ne voyez donc pas que cet or est le prix du sang et qu'il crie vengeance.

Guillaume, atterré, n'avait pas trouvé une parole à répondre. Immobile et muette, il semblait la vivante statue de la honte et du désespoir.

—Guillaume, lui dit Brun d'un ton où une sorte de pitié se mêlait encore à l'horreur, Guillaume, vous êtes coupable ?

Et le jeune homme n'ayant rien répondu, il reprit :

—Je vous plains, Guillaume ; oui, je vous plains sincèrement, car, si jeune, vous ne pouvez encore être entièrement corrompu. De bons conseils, de meilleurs exemples vous eussent

peut-être ramené dans la bonne voie, et je voudrais pouvoir vous garder parmi nous. Mais c'est impossible, car la loi est formelle : celui qui a trahi ses frères doit être à jamais chassé de leur société. Cependant, j'adoucirai autant qu'il est en mon pouvoir la rigueur de la peine, et je ne vous laisserai pas errer sans guide ni appui dans l'exil. J'ai, en Espagne, un frère qui est le chef d'une de nos tribus. Allez le trouver....

—Non, Guillaume, n'y va pas, interrompit la mère Gay qui, depuis quelques instants déjà, était sortie du souterrain, car à chaque instant on te jetterait cette maudite histoire à la face. Viens plutôt avec moi, mon garçon. Il y a longtemps que je songe à aller rejoindre une bande de joyeux compagnons qui travaille dans les Pyrénées, et amené par moi, tu seras accueilli sans qu'on songe à te demander d'où tu viens. Tu n'auras point non plus à te repentir de m'avoir écoutée. J'ai plus d'un œuf cousu dans mon manteau, et quand tu seras devenu un hardi luron et que tu auras les poches pleines d'or avec une bonne troupe sous tes ordres, sois tranquille, cette mijaurée de Léna se mordra les ongles d'avoir tant fait la sottise et la fière.

—Je n'aurai jamais qu'un regret, répliqua la jeune femme avec une indignation pleine de mépris, c'est d'avoir pu croire qu'il y avait un cœur dans cette poitrine de lâche !

—Vous n'avez pas toujours dit cela, ma jolie Léna, répliqua la mégère en lui lançant un regard de mépris, et si vous vous êtes trompée, il est un peu tard pour s'apercevoir de la méprise.... Allons, viens, Guillaume, ajouta-t-elle en prenant le bras du jeune homme, et n'attends pas qu'on te chasse pour partir.

Et, l'entraînant presque de force, elle s'éloigna en grommelant, non toutefois sans avoir soigneusement relevé les pièces d'or qui avaient roulé à terre.

—Brun, dit Léna lorsqu'ils eurent disparu, ce que je vais entreprendre est peut-être inutile, car la mort avait déjà étendu son ombre sur le front de mon noble Pharold lorsqu'il nous a quittés, et rien sans doute ne peut plus le sauver. Cependant je sais qu'il y a, non loin d'ici, quelqu'un qui lui a de grandes obligations et qui pourrait l'essayer. Cet homme, je veux aller le trouver et, fallût-il l'en supplier à genoux, le décider à venir à son secours. C'est insensé peut-être, mais ne vous y opposez pas, car bien que j'aie été trompée de la manière la plus infâme et que je n'aie jamais manqué à la foi que j'ai promise à Pharold, il me semble pourtant que je suis coupable de ce qui arrive.

—Non, Léna, non, vous ne l'êtes pas, répliqua Brun avec une douceur pleine de bonté, et nous savons tous que votre conduite, si elle a été quelquefois imprudente, n'a jamais été vraiment répréhensible. Il faut aller trouver cet homme, en effet, puisqu'il peut sauver Pharold, mais vous n'irez pas seule, je vous accompagnerai.

Léna eut un geste de refus.

—Seule, j'aurai plus de chance peut-être, dit-elle, et d'ailleurs la tribu peut avoir besoin de vous. Restez donc, et si l'on vous était donné de revoir Pharold, ajouta-t-elle avec une émotion indicible, dites-lui que j'ai été bien folle et bien aveugle, mon cœur n'a du moins jamais cessé d'être à lui, qu'il lui appartient désormais tout entier, et que jusqu'à ma dernière heure, son image y vivra seule et sans partage. Dites-le lui,

Brun, car s'il doit mourir, je ne veux pas du moins qu'il meure en doutant de moi.

Et ramenant son manteau autour de sa tête pour cacher les larmes qui baignaient son visage, elle s'élança dans le sentier.

Un instant après elle avait disparu dans la forêt, et si quelqu'un l'eût suivie, il eût pu la voir, un peu plus tard, traversant la lande de son pas rapide et léger et se dirigeant vers Guéméné-Penfas, vers cette maison mystérieuse où naguère Pharold avait conduit d'Availles.

XXII

Bien qu'à certains égards exagérées et fausses, les accusations de Pharold contre la justice de l'époque n'étaient que trop fondées, lorsqu'il s'indignait de procédés sommaires souvent employés à l'égard des siens.

Toujours en vigueur, malgré l'adoucissement notable des mœurs et bien que la question préparatoire vint d'être abolie, l'ancienne législation prodiguait la peine de mort avec une effroyable facilité : les magistrats l'appliquaient avec une légèreté plus redoutable encore.

Seuls, les accusés appartenant à certaines classes étaient protégés par des formes de procédure établissant des débats contradictoires et permettant à la défense de produire ses preuves. Tous ceux qui rentraient dans la catégorie si large et si mal définie des gens sans aveu étaient, on peut le dire, livrés à la discrétion du juge.

Après une enquête sommaire, le prévôt, investi de pleins pouvoirs, prononçait sans appel, et la coutume bretonne autorisait à faire immédiatement *trainer* le coupable de l'endroit où il se trouvait *jusques aux lieux où il devait être mis à mort*. Souvent aussi, comme cette coutume recommandait, en outre, d'exécuter les sentences *ès lieux les plus exemplaires, en terreur du peuple*, l'attentat était expié à la place même où il avait été commis, et de la salle du tribunal, le condamné était directement conduit au lieu du supplice. Alors, à défaut de potence, un arbre en tenait lieu, et il n'était pas rare, sur les grands chemins infestés de voleurs, aux endroits où des crimes avaient été commis, d'apercevoir, à côté de la croix élevée à la mémoire de la victime, le corps du coupable se balançant à l'arbre où il avait été pendu.

Et ce n'étaient pas seulement les méfaits en tout pays et de tout temps qualifiés de crimes qui étaient punis de mort ! Tout vol au-dessus de dix livres le devait être, à moins de déclaration contraire du juge. Aussi le bon plaisir des magistrats était-il en réalité la seule loi qui présidât à la distribution de la justice criminelle.

Réputé mendiant et vagabond, en sa qualité de bohémien, convaincu par le hasard des circonstances non moins que par la haine de son ennemi, de deux crimes dont le moindre eût suffi dix fois à l'envoyer à la potence, Pharold ne se faisait donc point illusion en disant que, s'il était pris, avant vingt-quatre heures, il aurait laissé sa vie entre les mains des juges.

(La suite au prochain numéro.)

GEORGE et LOUISE.

IX

(Suite.)

Et puis, après une bonne trotte, montant et descendant à travers les bruyères et les myrtilles desséchées, quel plaisir de découvrir tout à coup au fond de la vallée sombre, ou serpente la rivière, une vieille scierie couverte de bardeaux moussus : son petit pont, sa roue posante, son étang, ses tas de planches en évanouissement, son ségare en train de dégrossir les troncs à coup de hache, et qui vous regardait venir de loin, le nez en l'air, pendant que le bruit de la cie, le bourdonnement de l'eau sous l'écluse remplissent la solitude, et que les éperviers à la chasse tourbillonnaient en rond dans le ciel, au-dessus des sapinières.

Voilà ce que j'aimais le plus et qui me faisait oublier mes fatigues.

Quand à George, son affaire était l'estimation des bois : il avait un coup d'œil d'estimation extraordinaire.

—Combien ce sapin peut-il donner de planches et de stères de bois de chauffage ?

—Tant !

—Et ce vieux hêtre ?

—Tant !

Il ne se trompait jamais, ayant reçu dès sa première jeunesse les leçons de son père, et puis étant aidé par le calcul et les tables de logarithmes. On voyait que ce serait un fameux marchand de bois, un véritable homme de commerce ; je m'en réjouissais pour lui, songeant pourtant à toute autre chose.

Nous étions partis à cinq heures du matin, à neuf heures nous arrivions au pied de la grande côte de Langin, tout près des sources de la Sarre-Rouge, dans une gorge étroite remplie de larges places noires, annonçant qu'on venait de faire du charbon dans cet endroit. Du reste, pas une âme aux environs, les dernières bannes étaient descendues vers les forges de la vallée ; il ne restait que la hutte des charbonniers au bord du ruisseau plein de cresson sauvage.

Georges passa la main dans les fentes de la porte et ouvrit le loquet à l'intérieur ; puis jeta son sac à terre, il entassa sur l'âtre le restant des bûches noircies, avec des branches de

de sapin ; ensuite battant le briquet, il secoua l'amadou dans une poignée de bruyères desséchées, qui prirent feu presque aussitôt : et la flamme monta sur l'âtre, la fumée se déroula sur la solitude des bois.

C'est ainsi qu'ont fait les premiers hommes ; mais alors cette fumée montant sur les forêts vierges annonçait que l'âme humaine venait de s'éveiller et que les brutes sauvages avaient un maître.—J'ai lu cela quelque part, je ne me souviens plus où.

Cela fait, George tira de son sac deux bonnes saucisses bien fumées, qu'il enterra dans la cendre chaude sous le brasier ; moi je sortis ma gourde, et nous nous assimes bien contents. La bonne odeur des saucisses se répandait dans la hutte ; de

hors chantaient les grives et les petites mésanges bleues, qui se tiennent volontiers autour des habitations forestières. Et les saucisses étaient cuites à point, nous nous mîmes à manger de bon appétit, chacun ayant son couteau pour fourchette. Une petite brise s'était levée, agitant les feuilles ; cette fraîcheur nous faisait du bien, rien ne nous manquait.

Je ne me souhaiterais pas une autre existence que celle-ci ; ce serait la plus belle, la plus agréable, si l'accomplissement de nos devoirs ne nous rappelait pas au village.

Enfin nous nous reposâmes ainsi jusque vers onze heures ; puis il fallut reprendre le bâton, et nous redescendîmes tout joyeux vers la première scierie, où Georges fit le relevé des planches, des madriers, des bois en stères et en grume de leur entreprise.

Quelques chargements arrivaient encore de la coupe voisine : des troncs entiers, couverts de leur écorce et



Hein ! il était temps que j'arrive ! (Page 230, col. 2.)

suspendus par des chaînes sous les chariots, les petits bœufs roux devant, l'œil hagard, les pieds cramponnés dans le gravier, tirant de toutes leurs forces. On entendait gémir les essieux et grincer les roues dans le chemin creux, plein de roches, où l'eau de mille petites sources vives courait comme du vif argent à l'ombre des sapins. Cette eau rafraîchissait les pieds des pauvres animaux ; et tout autour de la gorge, les montagnes bleues se dressaient dans le ciel.

On ne pouvait rien voir de plus beau. Le clic-clac des fouets au fond de la vallée, les cris prolongés des schlitteurs et des bûcherons se hélant d'une montagne à l'autre, les grands coups de hache à la cime des airs, et de temps en temps la

clochette d'une bête errant à la pâture, tous ces bruits se mêlaient au grand murmure de la solitude, au bruissement des feuilles, au bourdonnement monotone de la rivière.

Quel existence et quel mouvement, même dans ces lieux qu'on croirait abandonnés ! Il faut travailler, toujours travailler... C'est la vie ! Charbonniers, schlitteurs, bûcherons, ségares, bétail, tout travaille été comme hiver. Mais ce grand spectacle donne l'idée du repos, il vous élève l'âme vers les choses éternelles.

Tandis que je me faisais ces réflexions, assis sur le petit pont, les jambes pendantes, et regardant plus loin le vieil étang à moitié rempli de sciure de bois, où les flotteurs construisaient un de ces grands trains de planches qui descendent la Sarre, jusque Sarrebruck ; en Prusse, Georges ayant fini son ouvrage et pris des notes, me fit signe de la main et nous reparfîmes un peu reposés.

Nous suivions alors le sentier plein de racines qui longe la côte, au-dessus du chemin de voitures. Il faisait bien chaud ; les sauterelles, les cigales se levaient de la bruyère par nuages et se croisaient sous nos pieds ; quelques gros lézards verts se pâmaient sur le sable brûlant, ils avaient peine à traîner leur ventre gonflé d'insectes jusqu'à la broussaille voisine. Nous, la sueur nous baignait le front ; nous marchions en silence sous le feuillage sombre des sapins ; nous rêvions ! Les jours lointains de la jeunesse me revenaient ; je me rappelais les premiers temps de mon arrivée dans ce pays, mes premières admirations ; ma première amitié pour le grand-père Labadie ; mon amour respectueux pour sa fille, qui travaillait toujours à coudre et réparer les vieux vêtements, me jetant de temps en temps un regard timide ; et puis les premières paroles, les premières questions, lorsqu'elle me retirait doucement sa main et me disait tremblante :

—Monsieur Florence, parlez à mon père.

Elle se détournait ; j'étais craintif et tremblant comme elle. Et puis les aveux, les promesses, les promenades solidaires, les rêveries au loin sur la côte : " Que fait-elle ? Pense-t-elle à moi ? " l'amour, le mariage !

Ces bois, où j'avais passé tant de jeudis, me rappelaient tout cela.

Quant à George, je ne sais pas à quoi il pensait, il était aussi grave ; et tout à coup de loin, voyant les premières lueurs de la lisière des forêts, il me dit :

—Vous marchez encore bien, monsieur Florence ; vous n'êtes pas fatigué ?

—Non ! je ne me fatigue pas quand je rêve.

—A quoi rêvez-vous ?

—Ah !... A bien des choses... Aux jours passés, à la vie... Plus tard, George, tu sauras à quoi l'on rêve, quand l'âge arrive. Maintenant tu es encore dans toute la force de ta jeunesse. Je ne peux pas t'expliquer cela, les jours passés ne te regardent pas encore. Mais toi-même à quoi penses-tu ?

—Moi, je n'en sais rien !...

Et comme nous causions ainsi, nous arrivâmes dans le chemin de notre vallée, bordé d'un côté par la forêt, et de l'autre par de grandes haies qui le séparent des prairies. car plus bas, à cent pas coulent la rivière, au milieu du grand pré de M. Jean. Et cette année-là étant très chaude, on faisait encore les regains. Nous entendions depuis longtemps rire et chanter

les faneuses. Bientôt, à travers les aunes, nous découvrîmes une haute voiture de regain toute chargée, qui se mettait en route de l'autre rive, descendant le chemin sablonneux, pour traverser à gué la rivière alors très-basse à cause de la sécheresse.—elle n'avait guère plus d'un pied d'eau ; —et la voiture descendait lentement, se balançant à droite ou à gauche, à mesure que ses roues s'enfonçaient davantage dans les graviers humides, et que les ornières devenaient plus profondes.

Tout autour, les femmes, le râteau sur l'épaule, la regardait descendre ; les grands bœufs noir et blanc de M. Jean allaient devant d'un pas majestueux ; et plus loin derrière, Louise, en petite robe d'indienne, son grand chapeau de paille à bords souples flottant sur son cou, ses beaux cheveux blonds un peu défaits et les joues animées par l'ardeur du travail, regardait.

Elle parlait, elle semblait dire aux faneuses :

—Le chemin est mauvais... La voiture penche !

Mais nous ne l'entendions pas, et nous observions, à travers le feuillage, ce beau coup d'œil encadré par la prairie verdoyante et les hautes montagnes.

Georges semblait aussi très-attentif, je l'entendais dire :

—C'est mal chargé... ça versera ! ..

Il souriait, quand la voiture une fois dans l'eau, le sable me parut céder.

Alors partit un grand cri de tous les côtés, un cri de femmes épouvantées, levant les mains au ciel ; et dans la même seconde nous eûmes un étrange spectacle : Louise était descendue comme le vent ; elle tenait une longue fourche, et sans s'inquiéter de rien, elle était entrée dans la rivière, appuyant sa fourche du côté où penchait la voiture et criant :

—Par ici !... par ici !... n'ayez pas peur !...

Mais les autres voyaient le danger et ne se dépêchaient pas d'accourir.

Son faible effort ne pouvait relever cette masse ; la voiture risquait de l'écraser, j'en frémissais !... Quand Georges d'un bond franchit les broussailles, et puis en trois ou quatre autres bonds pareils il descendit la prairie en talus, et tombant dans l'eau jusqu'aux genoux, il saisit la fourche des mains de Louise, et d'un effort terrible releva cette avalanche prête à fondre sur eux. Il poussait en même temps un cri de colère :

Hue !... hue !... donc, mille tonnerres !... Hue !... Tapez donc sur vos bêtes... qu'elles avancent !...

Les faneuses, voyant qu'il n'y avait plus rien à craindre, étaient aussi arrivées, appuyant leurs râtaux à la masse du regain, et le vieux Dominique, devant, tirait ses bœufs et les tapait avec le manche de son fouet.

Les animaux, troublés d'abord par tout ce bruit, s'étaient remis à marcher ; la grande voiture, doucement, doucement se redressa et gagna le bord de la rivière : le regain était sauvé ! Aussitôt le vallon retentit de cris joyeux, et George tendant la fourche à Louise, lui dit avec un sourire étrange :

—Hein ! il était temps que j'arrive !...

—Oui ! lui répondit Louise, toute rouge. Merci, George !

Puis montrant aux autres le bas de sa robe mouillée, et riant comme une folle, elle s'écria :

—Voyez donc comme je suis faite !... mes souliers sont pleins de sable.

Toutes les fançuses, autour d'elle, riaient de bon cœur. Alors regardant George qui revenait à grands pas, je le vis tout pâle, ses cheveux crépus ébouriffés.

—Eh bien, lui dis-je, que penses-tu, garçon, de cette joueuse de piano? Elle n'a pas peur!...

—Non, fit-il, c'est une Rantzaou!...

Et ramassant son chapeau, qui était tombé dans les broussailles, il dit avec un air de rire :

—Je croyais que tout leur regain allait descendre la rivière; c'est si mal chargé!... On voit bien que la cousine revient du couvent. Est-ce que la grande perche ne devrait pas être au milieu et liée plus solidement derrière? Mais au couvent on n'apprend pas ça... On chante!...

—Oui, lui dis-je, on chante, et même on chante très-bien, ce qui ne vous empêche pas d'avoir du courage!...

Je voyais que cela le contrariait, et je ne dis plus rien.

Nous reprîmes le chemin du village. La voiture nous suivait à trois ou quatre cents pas; après avoir replacé la perche au milieu et serré la corde au moyen de la poulie, le fourrage étant bien en équilibre, les fançuses étaient montées dessus, et je voyais de loin Louise attacher le bouquet de branches au haut de l'échelle.

George, la tête penchée, marchait devant sans rien dire. Je me retouruai deux ou trois fois; lui continuait toujours son chemin; mais au détour de la vallée, il laissa tomber quelque chose, et s'arrêta cherchant dans les hautes herbes. Plus loin, en me rejoignant il dit :

—J'avais laissé tomber mon couteau.... Je l'ai retrouvé... le voici!

Nous entrions au village.

—Allons, bonsoir, monsieur Florence, me dit-il devant notre porte; si vous désirez m'accompagner une autre fois...

—Oui, George, nous avons fait un bon tour, lui répondis-je, et j'espère que ce ne sera pas le dernier.

Il s'éloigna et je montai notre escalier. Ma femme et Juliette furent bien contentes de me revoir. J'entrai dans mon cabinet changer de chemise et d'habits; et comme l'heure du souper était venue, on se mit à table.

Dehors nous entendîmes un instant le chant des fançuses qui rentraient; ma fille courut les voir à la fenêtre, puis elle revint en disant :

—C'est la dernière voiture, elles ont le bouquet; Mlle Louise est avec les fançuses. Maintenant tous les regains sont au sec, il peut pleuvoir!

XII

Dans ce temps mourut le vieux garde général Botte; c'était un bon gros homme court, jouissant d'un excellent appétit jusqu'à la fin. Ses gardes ne manquaient jamais de lui porter, même en temps prohibé, quelque jeune levraut bien tendre, un cuissot de chevreuil, un chapelet de grives, des gelinottes et d'autre gibier délicat.

—C'est bon.... c'est bon.... leur disait-il, passez à la cuisine, Nicolas ou Jean Claude; voyez Rosalie, tout cela ne me regarde pas, je ne veux rien en savoir!

Mais ensuite il traitait bien ceux qui n'avaient pas oublié Rosalie, et fermait les yeux sur plus d'une irrégularité dans

le service, sur plus d'un pot-de-vin reçu contrairement aux règlements.

Lui-même menait les affaires avec les marchands de bois, comme on dit "à la papa", sans entrer dans les détails; le tout était de savoir le prendre, de lui dire avant l'adjudication un mot juste et clair dans le tuyau de l'oreille; alors tout allait rondement, à la satisfaction réciproque des parties.

Le pauvre homme traîna plus de six semaines, ayant une inflammation des intestins; et ceux auxquels il avait rendu tant de services riaient, disant :

—Eh bien, il ne veut donc pas quitter sa charge, ce brave M. Botte? Il y tient!... Hé! hé! ce n'est pas étonnant; elle est bonne la place du garde général aux Chaumes. Mais qu'est ce qu'il a donc? Il a bien sûr une indigestion de planches, de madriers, de bois de chablis; ça ne peut pas passer... ça racle... ça s'accroche quelque part.

C'est ainsi qu'on se permettait de parler d'un agent supérieur de l'administration, d'un homme habile et savant dans sa partie. Il avait fait restituer dans son temps sous l'Empire, au sol forestier, toutes les anticipations, tous les partages, tous les défrichements illicites; il avait rétabli chez nous les tutaies détruites par l'abus du pâturage et de la glandée; il avait entouré les bois de l'État de fossés, pour les garantir du bétail; il avait tracé des chemins d'exploitation; mais voilà, tous les talents du monde ne suffisent pas pour obtenir l'estime des gens, il faut encore se respecter soi-même.

Enfin il mourut. Les gardes, les marchands de bois, M. Jacques en tête, assistèrent à son enterrement; M. Jannequin dit une grand-messe; et huit jours après arrivait un autre garde général, peut-être moins capable que M. Botte, mais qui sur différentes choses avait des idées plus justes.

Je crois encore le voir arriver à cheval, suivi d'une voiture de Sarrebourg qui portait ses meubles et ses livres. C'était un homme de vingt-cinq ans, petit, sec; il avait le teint pâle, les moustaches rousses effilées, le nez fin, les lèvres minces, et portait des espèces de besicles en écaille, penlues à son gilet blanc par un cordonnet de soie. Il regardait le nez en l'air, à droite, à gauche d'un air très-attentif et serrait avec ses genoux maigres son grand cheval, qui se mit à trotter dans la poussière.

Les gens l'observaient. Je le suivis des yeux; il s'arrêta près de l'église, en face de la fontaine, devant la petite maison de M. Botte alors fermée, et que l'administration forestière louait depuis longtemps pour le garde général des Chaumes. Après avoir attaché son cheval à l'anneau de la porte, il mit la clef dans la serrure, entra, poussa les deux persiennes en bas, regarda dehors; puis il monta, les persiennes en haut s'ouvrirent.

La voiture venait de s'arrêter, le conducteur se mit aussitôt à décharger les livres et les petits objets. L'ancienne servante de M. Botte, la vieille Rosalie, ayant appris cela, vint tout de suite offrir ses services au jeune maître, qui sans doute les accepta, car elle aida le voiturier dans son ouvrage; elle appela des voisins, qui vinrent aider à décharger les gros meubles. Cela se passait vers six heures du soir, à la nuit.

Le nouveau garde général s'appelait M. Lebel, on le sut le lendemain; et deux jours après on sut aussi que toutes les lois et règlements sur la pêche, la chasse, les aménagements,

les adjudications, les exploitations, les droits d'usages, oubliés par M. Botte, allaient être appliqués dans toute leur rigueur; que le nombre des pores à la glandée serait limité, que chaque pore serait marqué d'un fer chaud; qu'on ne pourrait plus ramasser de glands, de fames, de feuilles dans les forêts de l'État, sans permission; qu'il ne pourrait plus être fait aucun changement à l'assiette des coupes, comme sous M. Botte; que toute vente faite autrement que par adjudication publique serait considérée comme vente clandestine et déclarée nulle, sans parler des amendes applicable à chaque délit, pouvant monter jusqu'à six mille francs, etc., etc.

Et puis on apprit que M. Jacques avait déjà deux procès-verbaux, pour avoir commencé l'exploitation d'une coupe avant le permis d'exploiter, et pour n'avoir pas déposé l'empreinte du marteau qui sert à marquer les arbres appartenant à chaque adjudicataire.

Ce fut un cri terrible dans le village.

M. Jacques disait qu'il n'avait pu faire sa déclaration, ni déposer le marteau chez M. Botte, puisqu'il était mort; qu'il n'avait pas pu demander l'autorisation d'exploiter, par la même raison; mais le nouveau garde général lui répondait qu'il devait attendre son arrivée.

C'était un procès à faire, et l'on perd presque toujours ses procès contre l'administration forestière, sans parler des vexations de toute sorte qui s'ensuivent.

Quel changement au pays, par l'arrivée de ce jeune homme, qu'elle histoire!...

Trois vieux gardes furent aussitôt mis à la retraite, cinq ou six chasseurs eurent des procès-verbaux, et tous les pêcheurs à la ligne de fond, à la masse, à la traînée, furent arrêtés et envoyés à Sarrebourg, à cause de je ne sais quelle drogue dont ils s'étaient servis pour amorcer le poisson. Le brigadier Chrétien et deux gendarmes vinrent eux-mêmes les prendre le soir; la consternation était partout.

C'est alors qu'on regrettait le pauvre vieux Botte; c'est alors qu'on ne riait plus et qu'on ne lui reprochait plus d'avoir avalé trop de planches; on aurait bien voulu le ravoier et lui faire même une pension; mais il dormait sur la côte, auprès de la vieille église, sans se soucier des chapelets de grives, ni des levrauts, ni du bon petit vin blanc d'Alsace, ni des adjudications. Il était bien tranquille, pendant que le jeune homme, plein d'enthousiasme pour les règlements, exerçait ses ravages.

Le plus indigné, le plus consterné de tous était M. Jacques; il disait partout:

—Jamais je n'ai reçu d'affront pareil!

De son côté, M. Jean, qui n'achetait du bois que par occasion, et dont l'affaire principale était la culture de ses terres, M. Jean riait et disait:

—M. le maire est en contravention; il paraît que la place de maire ne fait plus tout comme du temps du père Botte, et que M. le maire sera tenu d'obéir à la loi comme tout le monde; il paraît que M. Lebel, ce digne jeune homme, ne permet pas que les gueux s'enrichissent aux dépens de l'État, et qu'à la fin des fins tout se découvre, qu'il faut rendre ce qu'on a pris indûment.

En passant dans la rue, chaque fois qu'il rencontrait M. Lebel, c'était un grand salut amical. Le garde général n'y répondait d'abord qu'avec défiance, croyant avoir affaire à quel-

que marchand de bois trop poli, et pour cause. Mais apprenant bientôt par ses gardes que c'était M. Jean Rantzau, l'ennemi de M. Jacques son frère, et le père de la jolie personne qu'il avait vu passer, M. Lebel rendit le salut avec empressement.

Ce jeune homme aimait beaucoup la musique; il jouait du violon tous les soirs et faisait des fioritures, après avoir appliqué les règlements, destitué ses gardes, et rédigés ses procès-verbaux, comme si de rien n'était.

—Je parie que la musique de M. Lebel ne plaît pas plus à M. le maire que la nôtre, disait M. Jean. Ce jeune homme joue pourtant très-bien, mais on ne peut pas faire plaisir à tout le monde; c'est malheureux, c'est bien malheureux!...

Ces propos ravivaient encore la haine de son frère.

Vers la fin de l'automne, M. Jacques ayant laissé passer les délais fixés par le cahier des charges, pour vider ses coupes et les nettoyer de toutes les épines, ronces et autres arbustes nuisibles, ces travaux furent exécutés à la diligence de M. le garde général, aux frais bien entendu de l'adjudicataire, lequel fut encore poursuivi devant le tribunal de Sarrebourg, pour inexécution de ses obligations.

C'était au commencement de décembre, un jour qu'il neigeait. M. Jacques, malade de colère, n'avait pu se rendre au tribunal; son fils George s'y trouvait pour lui, et le soir, vers huit heures, nous entendîmes le pauvre garçon taper des pieds dans notre allée, en grommelant des paroles confuses; puis il monte l'escalier et parut sur le seuil, les guêtres couvertes de boue, la blouse et le grand feutre tout blancs de neige.

—C'est moi, monsieur Florence, dit-il en posant son bâton dans un coin. J'arrive de Sarrebourg; nous sommes condamnés à cinq cents francs dommages-intérêts. C'est agréable de se revoir avec d'honnêtes gens, quand on sort d'une caverne de bandits.

Il avait un peu bu, sans doute; son père entraît aussi quelquefois au cabaret, les jours de mauvaise humeur.

(La suite au prochain numéro.)

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle. ❀

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1359 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.